

La Confrérie des larmes

PIERRE-ANGE MANUEL



Pierre-Ange Manuel

La Confrérie des larmes

© Pierre-Ange Manuel, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-6868-1

Image : istock/

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

La relique sacrée s'était imposée à lui comme une fatalité.

Elle avait surgi dans sa vie sans qu'il ne l'eût jamais cherchée, comme si le Ciel, lassé d'attendre, avait décidé de le désigner enfin. Elle lui était tombée dessus presque par accident – ou peut-être, au contraire, par une nécessité invisible, inscrite depuis toujours dans un dessein qui le dépassait.

Cette relique... celle dont le monde entier finirait par entendre parler.

Un jour, des peuples entiers la vénéreraient. Des rois la convoiteraient. Des hommes se dresseraient les uns contre les autres pour la posséder, car elle n'était pas seulement un objet ancien.

Elle portait en elle une puissance silencieuse, une mémoire brûlante, un fragment du sacré si dense qu'il semblait pouvoir fissurer les certitudes humaines.

Guillaume le comprit aussitôt.

Ce qu'il avait entre les mains n'était pas une découverte.

C'était un fardeau.

Il sentit, comme dans un pressentiment, les luttes éternelles que les hommes seraient prêts à engager pour elle : les guerres intestines, les trahisons, les crimes commis au nom du divin... Tout cela pesait déjà sur son âme comme un lourd nuage.

Dans le silence, une seule question se leva, suspendue comme une lame :

Devait-il la détruire... ou la protéger ?

L'idée même de la destruction lui fut insupportable, presque blasphématoire. Non. Ce qui avait été confié au monde ne pouvait être effacé par la main d'un homme.

Alors il choisit.

Il choisit de préserver.

Avec un soin quasi liturgique, il rangea les objets parmi ses affaires, comme on cache une braise vivante, fragile et terrible, à l'abri du vent. Puis il reprit le long chemin du retour, sentant sur ses épaules le poids des siècles, des secrets, et l'appel muet de l'Histoire.

Lorsqu'il revint enfin, seuls ses parents l'attendaient.

Son père, austère et droit. Sa mère, douce malgré les années, qui posa sur lui un regard inquiet, comprenant immédiatement que son fils n'était plus le même.

Guillaume n'était pas marié.

Il savait qu'il ne le serait jamais.

La vie – ou Dieu – avait choisi pour lui un chemin de renoncement et de veille. Mais il n'était pas revenu seul.

Un enfant l'accompagnait, fragile, épuisé, silencieux.

Il l'avait recueilli au loin, dans cette contrée étrangère où il avait vécu, et il s'était attaché à lui avec la force instinctive de ceux qui deviennent père sans l'avoir prévu.

L'abandonner eût été une cruauté que Guillaume, forgé par la compassion, n'avait jamais eu le courage de commettre.

Durant le voyage, ils avaient traversé des paysages immenses et dangereux, longeant les caravanes de la route de la Soie, s'arrêtant dans des cités mythiques comme Samarcande, respirant des cultures mêlées, chrétiennes et musulmanes, où le monde semblait déjà contenir toutes les fractures à venir.

Les nuits dans les caravansérails sogdiens avaient éprouvé l'enfant, lui imposant repos, silence et vigilance.

Guillaume, patient, attentif, l'avait guidé comme on guide une flamme vacillante à travers la tempête, lui enseignant la prudence, le courage, la dignité.

Puis, lorsque le repos fut enfin assuré, Guillaume convoqua ses compagnons fidèles, des chevaliers adoubés par le duc d'Aquitaine, des seigneurs aguerris, hommes d'épée et d'administration, dont la loyauté avait déjà été éprouvée par le sang.

Il les reçut dans la salle à manger de son châtelet, à l'écart de tous.

Le repas fut simple, froid, presque austère car ce qui allait se dire ne devait pas se mêler aux bruits du quotidien.

Ses parents étaient absents, et leur absence semblait providentielle.

Après le repas, Guillaume se leva. Il marcha lentement autour de la table, comme un prêtre autour d'un autel invisible, puis il parla.

Il raconta la quête, la traversée, la découverte.

Et chaque mot semblait faire vibrer l'air.

Les chevaliers écoutaient, muets, pétrifiés, certains se signant à plusieurs reprises, comme si le simple récit les mettait en présence d'un mystère trop grand.

Enfin, Guillaume s'arrêta.

Sa voix était calme, mais elle vibrait d'une autorité implacable.

— Cette découverte m'a pris la moitié de ma vie. Je consacrerai l'autre moitié à sa protection.

Il marqua une pause.

— Je propose que nous fondions une confrérie. Une garde invisible. Une vigilance éternelle.

Le silence devint presque religieux.

— Seuls vous et vos descendants en ferez partie. Le diacre de cet ordre devra prononcer un vœu de piété. Il devra renoncer à la vie ordinaire... ne vivre que pour cela.

Il posa la main sur sa poitrine.

— Je me propose pour ce rôle.

Les regards s'alourdissaient.

— Le secret sera absolu. Toute trahison sera punie sans délai.

Alors, un à un, chacun acquiesça et Guillaume les guida dans un pacte de sang, une entaille, une goutte, une alliance.

Ce soir-là, la charte fut rédigée, les serments furent prononcés, les responsabilités furent inscrites pour l'éternité.

Et lorsque la dernière bougie vacilla, Guillaume se tint debout, au centre de la salle, contemplant ses compagnons.

Il sentit la fierté mais surtout... la gravité.

Car il savait, au plus profond, que cette décision changerait le monde.

Elle exigerait des sacrifices.

Elle traverserait les siècles.

Et dans le secret le plus absolu... la Confrérie des Larmes venait de naître.

CHAPITRE 2

Paula Castillo travaillait à l'Université autonome de Mexico, au département d'Histoire et Civilisations, où son nom inspirait naturellement respect et admiration. Dans les couloirs feutrés de l'institution, elle était devenue une référence – presque une légende discrète – pour ses recherches consacrées à l'héraldique, aux symboles paléochrétiens du premier siècle, et aux ordres européens apparus dans les balbutiements de la chrétienté.

À cette rigueur universitaire s'ajoutait une formation théologique approfondie, fruit d'années de lecture, d'étude, de débats intérieurs. Paula ne se contentait pas d'accumuler le savoir : elle en cherchait la racine. Elle voulait comprendre ce qui se cachait derrière les dogmes, derrière les siècles, derrière les silences.

Ce mélange rare – précision intellectuelle et intuition spirituelle – la distinguait de tous ses pairs.

Paula n'était pas seulement une érudite : elle possédait un esprit d'une acuité singulière, une intelligence capable de lire entre les lignes, de percevoir des correspondances invisibles, de déceler des motifs cachés là où d'autres ne voyaient qu'un chaos d'archives et de fragments.

Les jeux d'évasion auxquels ses amis l'invitaient régulièrement n'étaient pas pour elle un simple divertissement. Ils révélaient une seconde nature. Paula excellait avec une facilité presque déconcertante dans l'analyse des mécanismes, l'identification des failles, l'anticipation des pièges. Cette aptitude n'avait rien d'un hasard : elle était l'expression d'un tempérament profond, nourri par la patience, l'instinct, et une discipline intérieure implacable.

À vingt-huit ans, Paula dégageait une assurance tranquille, une énergie contenue, une force silencieuse. Son corps athlétique, aux formes pleines, témoignait d'une discipline exigeante. Son regard sombre, attentif et perçant, observait le monde avec une lucidité parfois troublante, comme si rien ne pouvait vraiment lui échapper. Ses traits étaient beaux et francs, encadrés par de longs cheveux noirs, souvent libres ou retenus avec simplicité. Elle dégageait une présence magnétique, à la fois élégante et intensément vivante.

Chaque geste, chaque posture traduisait à la fois ses origines et son

indépendance.

Elle savait l'effet qu'elle produisait sur autrui, mais n'y attachait guère d'importance. Paula n'avait jamais cherché à séduire : elle cherchait à comprendre.

Les relations amoureuses, d'ailleurs, n'avaient jamais occupé de place dans sa vie. Son autonomie, son intelligence, sa rigueur intimidaient ceux qui se croyaient ses égaux. Dans un pays encore profondément patriarcal, son indépendance lui avait valu des frictions, parfois même une solitude involontaire.

Paula refusait tout compromis : elle était pleinement consciente de sa valeur et ne se laissait guider ni par les conventions sociales, ni par le regard des autres.

Le travail demeurerait le cœur absolu de son existence.

Il absorbait son temps, ses pensées, ses élans, structurant chacun de ses choix comme une vocation secrète. Sa thèse de fin d'études l'avait conduite au centre des cercles fermés des textes apocryphes, dans une relation directe avec l'Église catholique romaine et ses dogmes.

Le sujet, délicat, presque dangereux, avait exigé deux années d'enquête intense.

Paula avait alors compris l'ampleur insoupçonnée de ces écrits rejetés, dissimulés, ou minimisés par l'Église nicéenne : des textes falsifiés parfois, incomplets souvent, mais écrits par des auteurs sincères, convaincus d'avoir entrevu, ne serait-ce qu'un instant, un fragment du mystère christique.

Sa thèse avait été saluée avec enthousiasme, couronnée d'une mention d'excellence. Pourtant, malgré cette reconnaissance, quelque chose en elle demeurait immobile.

Sa carrière semblait stagner.

Bien rémunérée, respectée, elle ne manquait de rien... et pourtant, il lui manquait tout.

Il lui manquait l'élan.

Le vertige du réel.

Cette sensation que son savoir devait conduire à autre chose qu'à des bibliothèques, des colloques, des applaudissements universitaires.

Une impatience sourde grandissait en elle, un désir latent de défis à la mesure de son intellect et de sa détermination.

C'est dans cet état d'esprit qu'elle se promenait sur le Zócalo, face à la cathédrale métropolitaine, lorsqu'un homme d'un certain âge l'aborda. Sa barbe blanche soigneusement taillée et son élégance discrète tranchaient avec l'agitation de la place.

— Êtes-vous le docteur Paula Castillo ? demanda l'homme.

Sa voix était calme, presque trop. Aucune hésitation, aucune faille... comme s'il avait déjà prononcé ce nom cent fois dans son esprit. Comme s'il avait, d'un seul regard, traversé toutes les défenses qu'elle croyait inviolables.

— Comment... commença-t-elle, la gorge soudain sèche.

Son esprit cherchait une explication, une sortie rationnelle, mais tout venait de basculer. Ce n'était pas une simple question. C'était une certitude.

— Peu importe comment je le sais, coupa-t-il, dur, tranchant.

Il fit un pas, et dans le silence pesant entre eux, tendit un objet vers elle.

— Ceci est pour vous.

Il lui tendit une enveloppe A4 en papier kraft. Épaisse. Lourde. Presque menaçante dans sa simplicité. Puis, avant qu'elle n'ait pu ajouter un mot, il se fonda dans la foule et disparut comme une ombre avalée par la ville.

Paula resta immobile.

Son cœur battait trop fort, trop vite. Ce geste... ce simple geste venait de fissurer l'ordonnancement parfait de sa vie méthodique.

Pour reprendre contenance, elle s'installa à la terrasse d'un café bondé. Les conversations s'entrechoquaient autour d'elle, les tasses tintaient, la vie continuait. Mais Paula, elle, était ailleurs. Seule dans un silence intérieur.

Elle commanda un expresso. La tasse refroidit entre ses mains tremblantes.

Alors seulement, elle ouvrit l'enveloppe.